

# Le seul bon chef, c'est le fils du chef, chef !

## Dimanche 27 : Tueurs en Syrie !

Ça bouge en Syrie, et c'est plutôt hard ! Les dires des sismologues qui ont toujours affirmé qu'il vaut mieux des secousses fréquentes et de faible magnitude qu'une terre trop calme, trouvent là leur pleine expression, car cette dernière fait des ravages quand elle se réveille. Cette règle sismographique se transpose à la politique, et en particulier en Syrie où le régime est à tel point dictatorial qu'on ne peut même pas y manifester son soutien au pouvoir s'il ne l'a pas « ourdi » lui-même ! La poigne est si lourde qu'on aurait pu croire le peuple syrien heureux. Que veut le peuple ? S'il ne dit rien, c'est qu'il ne veut rien ! Il ne veut rien ? Ah bon ? Enfin, la vérité est plutôt qu'il veut quelque chose. Il veut pouvoir dire, justement. C'est un des sens de ce que l'on appelle la révolte arabe. L'un des sens mais peut-être pas le plus important car la clé de voûte de tout cela, celle que l'on feint d'ignorer, c'est encore une fois la question sociale. On a beau retourner la chose dans tous les sens, on finit toujours par y revenir. Qu'est-ce qui peut unir des peuples de cultures et langues différentes, sinon la condition sociale. C'est pareil dans tout le monde arabe ! Des pouvoirs souvent vissés à une « légitimité » puisant dans la force liée aux intérêts des oligarchies mondialisées réduisent leur peuple à l'état de pauvreté en le nourrissant uniquement de discours lénifiants sur l'identité sacrée, tout en faisant mine de s'attaquer à cet Occident aux mamelles desquelles ils têtent du dollar et de l'euro.

Mais revenons à la Syrie. On n'entendait pas les cris des étouffés. On arrivait à percevoir ceux qui provenaient de Tripoli, du Caire, de Tunis, d'Alger. Mais de Damas, nada ! Et voilà que dans ce mouvement d'ensemble qui a saisi inégalement le monde arabe, la Syrie est à son tour secouée. L'héritier de la tyrannie assadienne est même obligé de donner la troupe. « Les vendredis de la colère », comme les ont baptisés les protestataires de ces marches géantes qui se forment à la sortie des mosquées, ne reçoivent que balles réelles et l'accusation infamante de jouer un complot de l'étranger. La vieille main de l'étranger si chère aux pouvoirs dictatoriaux quand ils perdent la... main trouve un recyclage idéal à Damas. Cette satanée main de l'étranger a agi en

Tunisie avec le bonheur relatif que l'on sait, puis elle s'est envolée place Tahrir, au Caire, se propageant à Sanaâ et à Bahreïn.

## Lundi 28 : Hériter d'un état d'urgence !

Il n'y a que dans les dictatures sous-dev ou dans les monarchies que le destin des individus influe sur celui des peuples à un point aussi vital. Voyez Bachar El Assad, par exemple. Ce type a hérité du pouvoir « républicain » de son tyran de père comme d'un héritage familial dont, du reste, il ne voulait pas. Le paternel a pris le pouvoir par la force en 1963 et depuis, le pays est sous état d'urgence. En vertu de quoi, le parti Baas qui règne a imposé des mesures qui continuent à restreindre sinon à annihiler la liberté de réunions et d'association. La surveillance des communications privées est légalisée. La presse est tenue d'obtenir l'imprimatur du régime. Un citoyen peut être arrêté à n'importe quel moment et détenu arbitrairement aussi longtemps que le veulent les maîtres du pays. Le motif, polymorphe, interchangeable, adaptable à toute situation, est : « atteinte à la sécurité de l'Etat ». Dès qu'on décide ça, on peut embastiller qui on veut sans avoir à rendre de compte. Jusque-là, du moins ! C'était aussi le cas en Tunisie et en Égypte... et au Yémen... et à Bahreïn... Ça change ? Progressivement, peut-être !... Et ça sera sans doute le cas pendant encore longtemps en Arabie saoudite et dans les pétroémirats protégés par la grâce divine des derricks !

## Mardi 28 : Recyclage minute !

Bachar est président malgré lui, mais il y est quand même, et il a hérité de la poigne dont avait fait preuve papa. Faut pas démentir de l'ancêtre ! En réalité, El Assad, premier du nom, Hafez pour ne pas le prénommer, avait préparé son fils aîné, Bassel, à sa succession. Dans la vaste et ancienne Syrie, il n'y avait naturellement pas un homme — et encore moins une femme, of course — en dehors du rejeton du chef à avoir les compétences pour diriger le pays !

Bachar, lui, le cadet, était occupé par ses études de médecine à Damas puis à Londres où il empoche une spécialité en ophtalmologie. On le dit dépourvu d'appétence pour la politique. Mais son frère aîné Bassel, promis au trône, lui joue le mauvais

tour de se tuer en voiture en 1994. Hafez, le père, rappelle d'urgence Bachar, le cadet rétif à la politique, de Londres pour le fourrer à l'académie militaire de Homs. C'est ça ! Tu deviendras colonel comme papa. La prophétie s'accomplit en 1999 !

## Mercredi 29 : Le training présidentiel !

Papa entraîne fils à être président en l'envoyant effectuer des missions pour le gouvernement syrien. C'est dans ce cadre par exemple qu'en 1999 — toujours —, il est reçu en tête-à-tête, privilège de chef d'Etat en devenir qu'il était, au Liban par Emile Lahoud et en France par Jacques Chirac. A la mort de Hafez El Assad, le seul problème n'est pas que Bachar lui succède ou non. La question ne se pose pas étant donné que, comme jadis, il n'y a personne d'autre que lui pour s'asseoir sur le trône. Le problème, c'est que la Constitution syrienne fixe l'âge minimum pour prétendre à la présidence de la République à 40 ans. Bachar n'a que 34 ans alors... Qu'à cela ne tienne ! Le Parlement syrien saura prouver à l'occasion qu'il peut, pour des raisons familiales, se transformer en atelier de couture pour faire du sur mesure. L'âge minimum est abaissé à 34 ans. Bachar peut enfiler l'habit du père, rafistolé par le Parlement. Ce sera par le référendum du 25 juin 2000. Le paradoxe est que le peuple syrien le voit comme un réformateur. On s'attend à une démocratisation. Au début, il s'y aventure avec timidité. Il fait libérer des prisonniers politiques et tolère même des forums dans lesquels des intellectuels osaient évoquer la fin de l'état d'urgence. Cette agitation platonique, on l'a appelée le « printemps de Damas ». L'automne n'était pas loin ! Sous la pression de la vieille garde menée par Abdel Halim Khaddam, ancien bras droit du père et vice-président du fils, un tour de vis est donné. Le cacique craint une... « algérisation ». Oui, il redoutait le pluralisme tel que l'Algérie s'y essayait depuis 1989.

## Jeudi 30 : Retour de bâton !

Bachar se raidit. Il jette en prison plus d'intellectuels qu'il n'en avait libérés lorsqu'il était un « bleu » et qu'il arrivait avec un espoir de changement. Ceux qui doutaient de l'automatisme de la formule « tel père tel fils » ont dû reconnaître leur erreur ! Bachar est bien

le digne fils de papa ! Et surtout le digne continuateur d'une tradition de despotisme oriental héréditaire, acceptée et appliquée avec zèle par des seconds qui s'avèreront souvent félons ! Khaddam voulait en 2005



Par Arezki Metref  
[arezkimetref@free.fr](mailto:arezkimetref@free.fr)

prendre le pouvoir après s'être aplati sa vie durant devant le maître de Damas ! Etc.

## Vendredi 31 : C'est pas pareil qu'ils disent !

Je te vois d'ici... Et le rôle de la Syrie dans la région comme contrepoids à Israël ? Critiquer El Assad, c'est espérer que son régime tombe, ce qui fait le jeu d'Israël, etc. Tous les poncifs pour empêcher que les choses ne se démocratisent sont bons à prendre ! La fameuse main de l'étranger ! Comme si un régime têt et dictatorial faisait moins peur à Israël que la démocratie et l'expression des masses arabes !

Bachar a compris qu'il suffisait d'être en bons termes avec l'Occident, seule alternative pour mener sa barque comme on veut en interne. Il est enthousiasmé par le projet de l'Union pour la Méditerranée de Sarkozy, qui n'en demande pas tant. Dès qu'Al Assad sera dans des difficultés inextricables, le croisé de Paris sera le premier à porter l'estocade. Et dès qu'il commencera à trébucher, ses plus fervents soutiens quitteront le bateau ! On n'arrête pas de le constater, pardi !

Pour l'heure, contrant l'évidence de cette grosse vague de protestation à laquelle se mêlent désormais les Kurdes, le régime continue à dire : « La Syrie, c'est pas pareil ! » Ils disent tous ça ! Ils osent affirmer que la colère est celle d'une minorité. Ils se gourent tant ils sont convaincus qu'ils maîtrisent, et maîtriseront toujours tout. Ils n'ont pas vu que l'entrée du téléphone portable et de l'ordinateur avait révolutionné la circulation de l'information par laquelle le régime étranglait le pays. Un double clic, et c'est parti !

A. M.

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[laalamh@yahoo.fr](mailto:laalamh@yahoo.fr)  
[laalamhakim@hotmail.com](mailto:laalamhakim@hotmail.com)  
[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)



## La fabuleuse histoire du destin incroyable d'un haricot amoureux d'une lentille !

Abdekka attendu cette semaine à Tamarrasset. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de ...

...grains de sable dans la machine !

Ne manque que le marc de café ! Oui ! Oui ! Ne riez pas ! Je ne vois pas pourquoi il faudrait rire maintenant que le destin s'invite dans le débat politique, tout de suite après les haricots, les lentilles et la différence systémique entre ces deux légumineux. Pourquoi pas alors le marc de café, le kanoun pour le B'khour, Khatt Err'mel, Bellazreg et Bellahmer, et peut-être même Chadi Madi ? Je conçois que la politique soit aussi une part d'énigmes, mais à ce niveau-là d'énigmes, le vieux Taleb guérisseur qui t'enduit ton arthrose de sa salive pour te soulager n'est plus très loin. En vérité, voilà ce qui arrive lorsqu'on vide la scène politique de ce qui l'anime vraiment. Une Assemblée, une vraie. Des partis politiques, pas des salariés de la claqué. Un mouvement associatif, et pas des fonctionnaires de la subvention. Tout ce qu'a méthodiquement, systématiquement écrasé, laminé Abdekka dès 1999. Quand tout cela n'existe plus, il est alors presque normal d'entrer dans le paranormal, dans les méandres du destin fabuleux d'un haricot amoureux fou d'une lentille. Une histoire ne pouvant fatalement être lue que dans le marc de café, bien évidemment. Mon Dieu ! Sommes-nous donc

condamnés à n'écouter les « acteurs » politiques, les managers actuels de la gouvernance qu'à travers des prismes aussi ubuesques, incongrues, de 3°, voire même de 4° type ? Doit-on obligatoirement décrypter des élections présidentielles anticipées à travers une phrase sibylline, appuyée au plan argumentatif par une posture narquoise en face de la caméra 2, celle des plans de face ? Si l'on confère au destin de l'Algérie — le seul qui vaille la peine d'inquiétudes sérieuses — la seule dimension d'un bout de phrase cryptée en bout de table d'un bout d'émission diffusée par une télévision à bout et faite de petits bouts, là, il faut réellement avoir peur. Pour le destin. De l'Algérie et de personne d'autre. Je ne vois pas pourquoi, ailleurs, parce qu'il faut aussi et sans complexe se référer à « ailleurs », un homme ou une femme se plante devant des caméras et annonce clairement, sans lentilles, sans haricots, sans destin croisé avec son propre destin miraculeusement rencontré, qu'il va y aller. Qu'il va enfin s'impliquer. Qu'il veut franchir le pas. Sans minauder. Sans jouer au sphinx. Alors qu'ici, malgré l'urgence, celle de la béance, on en est encore à nous tirer les cartes, à nous lire les lignes de la main, et à nous balancer sur les épaules des poignées de sel, tout en nous recommandant de manger des haricots à midi et des lentilles, le soir. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.